

LE CHÂTEAU DE MARGON

De la république à la République,

De l'épée à la finance

De la Renaissance à la renaissance

S'il est question dans deux chartes de 804 et 806 d'une *villa Margariana*, le lignage de Margon n'apparaît qu'en 1080, lorsque Pierre Alquier assiste à la donation que Marie, sa femme, et leurs enfants font de la paroisse de Cassan aux chanoines réguliers de St Augustin. Le château (castrum) n'est attesté seulement qu'un siècle plus tard dans le cartulaire de Valmagne, en 1187.

A la faveur de la Croisade des Albigeois, la terre de Margon, siège d'une ancienne baronnie, passe sous la souveraineté du Roi en 1221, alors que la province du Languedoc ne sera rattachée à la France que 50 ans plus tard.

Cette particularité territoriale et politique a toujours été revendiquée

- par ses seigneurs qui ne manquaient pas de rendre hommage au roi à chaque nouveau règne et pour la dernière fois par mon aïeul Michel, conseiller à la cour des comptes de Montpellier.

- par ses habitants, dotés d'un caractère peu accommodant, fidèles à la tradition qui avait fait donner à leur commune le nom de « République de Margon ». Ce privilège est matérialisé par les bandeaux de pierre qui ceinturent le château comme des larmiers destinés à indiquer aux voyageurs que le seigneur du lieu possédait toutes les justices au même titre que le souverain. Il en reste des traces avec le tènement des Fourquettes où l'on exposait les condamnés et la prison située au deuxième étage d'une tour. Les murs couverts de graffitis en sont un vivant témoignage.

Mais, revers de la médaille, il fut refusé aux Plantavit, très fiers de leurs origines -qu'ils avaient légèrement embellies- de faire partie des barons des Etats du Languedoc puisque Margon ne faisait pas partie de cette province.

La seigneurie est possédée en indivision par plusieurs familles féodales telles que les de Lisle, de 1221 à 1389, et les d'Autignac, du XIIIe siècle au début du XVIe.

Pierre Plantavit, issu d'une famille cévenole enrichie au XVe siècle dans l'exploitation de mines de fer et dans le grand négoce, acquiert, en 1514, l'ensemble de la seigneurie avec un vieux château formant un quadrilatère avec quatre tours, trois rondes et une carrée, réunies entre elles, d'un côté par un grand corps de bâtiment servant d'habitation avec en son centre, côté cour, une autre tour ronde servant d'escalier, et des trois autres côtés par des courtines, c'est-à-dire des passages permettant de faire le tour complet de l'édifice. Tel est le « castrum seu fortalitium » pour lequel Guibert d'Autignac fit hommage en 1389.

Dans le procès en revendication que lui intente Jean d'Autignac en 1521, Pierre Plantavit prétend avoir édifié le château « qui n'existait pas avant lui », c'est là une exagération dont l'architecture fait justice, telle la tour en face de l'église avec ses archères pour tirer à l'arc, la poterne d'entrée avec son passage pour la herse et un tour de porte en pierre du XVe dans la tour d'escalier au 1^{er} étage.

En réalité, Pierre Plantavit a greffé un décor gothique flamboyant voire Renaissance sur la structure médiévale : grandes fenêtres à meneaux avec encadrements terminés par des culots représentant des animaux fantastiques, échauguettes en nids d'aronde, petits parapets crénelés percés de meurtrières pour arme à feu, meurtrières à la base des tours pour y placer de petites bombardes (en refaisant le jardin, on a retrouvé des petits boulets en pierre), absence de mâchicoulis sur les chemins de ronde mais présence des gargouilles destinées davantage au maintien d'une apparence militaire héritée des époques antérieures qu'à une réelle défense rapprochée.

A la fin du XVIIe siècle, le château fut agrandi en doublant une courtine par une aile à l'intérieur de la cour. La courtine de droite qui repose sur un grand arceau, ce qui permettait, de la cour intérieure d'avoir une vue sur la campagne, fut doublée à l'extérieur de communs : ramonétage avec son écurie.

Enfin, les deux tours d'entrée ont été en partie détruites. On ne peut émettre que des hypothèses : serait-ce au cours des guerres de religion, quand Margon a été pris par les protestants en 1569 ? Ou bien en guise de représailles par Richelieu qui décida d'arasier les tours d'entrée des châteaux possédés par ceux qui s'étaient soulevés contre le pouvoir royal à la suite d'Henri de Montmorency ? Est-ce que ce fut le cas de François de Plantavit, alors le propriétaire ? A-t-il suivi son cousin Monseigneur de Plantavit qui, lui, se révolta

L'histoire de ce prélat mérite d'être contée. Né en 1579 dans la religion réformée, il suivit des cours de théologie à Nîmes puis à Genève. Converti au catholicisme par un jésuite et un récollet, le dimanche 25 juillet 1604, il monta en chaire au temple de Boujan, dont il était le pasteur, et lut une déclaration catholique qui exhortait ses ouailles à suivre son exemple.

Il entra au Collège de La Flèche, puis au collège de Foix à Toulouse pour approfondir sa théologie et, enfin alla à Rome où le pape Paul V l'adjoignit à une mission diplomatique envoyée à Venise. En 1609, il fut nommé aumônier de la reine Marie de Médicis alors qu'il ne fut ordonné prêtre qu'en 1612. Les honneurs se suivent rapidement : aumônier d'Elisabeth de France, sœur de Louis XIII qu'il accompagna en Espagne lorsqu'elle y alla pour épouser le futur roi Philippe IV, aumônier du roi, grand vicaire de l'archevêque de Narbonne et enfin évêque de Lodève en 1625. Ayant pris le parti d'Henri de Montmorency accusé de rébellion, il dut s'exiler à Avignon.

Absout, il rentra à Lodève. Administrateur consciencieux, prêtre bienfaisant, il fut aussi un grand érudit orientaliste, spécialiste de l'hébreu et du chaldéen. Ayant résilié son évêché, il se retira à Margon qu'il avait acheté à son cousin. Il y décède le 28 mai 1651 mais fut enterré à Lodève dans le tombeau qu'il s'était construit dans la cathédrale, tombeau détruit sous la Terreur. S'il a eu en tête, selon son neveu, successeur et héritier, Jean de Plantavit, de faire « des embellissements », il n'en a pas eu le temps, se contentant de faire « continuellement des réparations

C'est donc Jean qui, en 1682, fit bâtir l'aile droite du château, mais surtout eut l'excellente idée - pour aller du salon au jardin sans avoir à traverser la rue-, de la faire enjamber par des escaliers supportés par des voutes, et de créer un véritable jardin en déplaçant le ruisseau. Il « modernisa » les intérieurs en remplaçant les grandes cheminées « à l'antique » par des petites, et des petites portes en fit des grandes, puis s'adressa à des « barbouilleurs » tel Pezet pour pendre murs et plafonds.

C'était un créateur, mais hélas, avec peu de moyens. Une main d'œuvre peu qualifiée et des matériaux médiocres firent que des murs et des escaliers s'écroulèrent en partie peu de temps après avoir été achevés. Il en était conscient car il écrivit dans ses mémoires « la passion des bâtiments et des réparations dont j'étois possédé ; et ces entreprises se faisoient, sans trop consulter les moyens que j'avois de les faire qui étoient fort petits ».

Ces travaux hâtent sa ruine. Il dut se résoudre à vendre en 1719, avec beaucoup d'amertume -et on le comprend-, château et seigneurie à René Le Moine, mon aïeul, directeur général de la Ferme des tabacs à Montpellier. Hélas, ce dernier n'y habita guère car il mourut quelques mois plus tard.

Voici une anecdote à son sujet. Etant à Barcelone en 1696, il fut jeté dans les prisons de l'Inquisition. Charles II n'ayant pas voulu le relâcher, le roi, ayant appris que l'évêque de Barcelone qui se trouvait à Rome devait revenir en passant par la France, demanda au Lieutenant Général en Roussillon de traiter mon aïeul avec beaucoup d'honneur. Alors que le prélat s'apprêtait à remonter dans son carrosse, celui-ci lui dit : « Monseigneur, vous êtes prisonnier d'état et j'ai ordre du Roi, mon maître, de vous retenir ici jusqu'à ce que Monsieur Le Moine soit sorti de la prison de votre ville où il est détenu, et conduit en sûre escorte dans cette place ». Ce qui fut fait.

Sa veuve acheta la seigneurie et le château de Montblanc où elle résida avec son fils, laissant Margon à ses filles. Ce sont elles et leur neveu qui continuèrent d'aménager les intérieurs et de les moderniser, avec la création de couloirs pour obtenir des chambres moins grandes et indépendantes, mais surtout avec le remplacement des cheminées gothiques par des moins imposantes et le remplacement des fenêtres à meneaux par des portes fenêtres dites à l'italienne.

C'est ce neveu qui, en septembre 1793, « cy devant seigneur », refusa au mépris des lois et d'un arrêt du département, de détruire et de faire abattre les vestiges de la féodalité qui existaient encore à son cy devant château et ceci, à ses frais ! Il pétitionne, se bat, y perd un œil* et se retrouve en prison à Béziers.

Les tours seront tronquées à la hauteur des toits, les armoiries brisées, les chemins de ronde démolis afin qu'un homme ne puisse y passer et ceci pour « le bien de la paix ». La meurtrière au-dessus de la porte d'entrée sera « fermée à pierre et à chaux », les girouettes, croix et tous éléments en fer seront confisqués et les archives brûlées.

Sorti de prison à la chute de Robespierre, il refit une toiture à faible pente couverte de tuiles creuses. Clot et couvert rétablis, le château s'endormit pendant un siècle.

Le réveil fut brutal au début du XXe siècle, même très brutal. Le peu de moyens de Jean de Plantavit fit que ses constructions ne durèrent que deux siècles. A la suite de la fausse manœuvre d'un maçon, l'aile qu'il avait construite, s'effondra, ce fut la même chose pour une partie des escaliers et des terrasses du jardin.

Ma grand-mère, bien que n'ayant jamais quitté sa maison familiale en Lorraine, où même elle avait attiré son mari, commença des restaurations de grande envergure sous la conduite de l'architecte biterrois Paul Harant, qui ne fit pas preuve de beaucoup de connaissances historiques. La volumétrie des anciennes toitures fut rétablie mais celles-ci furent couvertes en ardoises alors qu'elles étaient à l'origine en tuiles plates ; les crépis à vilains faux-joints-auraient été entièrement refaits si la guerre de 14 n'avait arrêté les travaux.

*Je tiens ce détail d'H. de Rascas, propriétaire du château de St Macaire à Servian, son grand père qui avait connu mon aïeul, le lui avait communiqué

Ils ont repris en 1981 lorsque j'en ai hérité. Ils n'ont cessé depuis sous formes de tranches qui durent de 3 à 6 mois chaque année, avec, pour ligne de conduite, de rendre au château l'aspect extérieur tel qu'il était au XVIe siècle et de garder les intérieurs comme ils avaient été aménagés fin XVIIIe. Quant au jardin, il fut complètement recréé, il était déjà à l'abandon lors de la vente de la propriété par Jean de Plantavit. L'ensemble des toitures en tuiles a été refait, de nombreuses fenêtres ont retrouvé leurs meneaux, ce qui a entraîné bien entendu des menuiseries neuves et il va sans dire que la totalité des arceaux des terrasses et les escaliers menant au jardin ont été reconstruits à neuf.

Est en cours actuellement la restauration du chemin de ronde d'une deuxième tour. Les Plantavit se sont révélés de grands bâtisseurs. Il eût mieux valu pour moi qu'ils fissent moins de travaux, mais de meilleure qualité.

Quant aux intérieurs laissés à la discrétion de ma femme, trente-trois pièces ont été entièrement refaites, souvent les sols et les menuiseries, mais toujours l'électricité et éventuellement la plomberie, les revêtements des murs, voire les peintures murales notamment dans la « chambre des reines » avec ses portraits, sans oublier les trois couloirs et les six escaliers.

Pas de projets pour le futur, mais déjà mise en route par l'architecte des plans et devis pour la tranche suivante. L'ampleur des travaux encore à réaliser ne me donne aucune chance de voir cette restauration terminée, mais mes successeurs auront au moins la satisfaction -sauf révolution éventuelle- de voir ces travaux de qualité durer plus de deux siècles.

Comte de Margon

